

André Gide à Claude Vigée, le 5 juillet 1948.

« [...] En poésie, de nos jours, « l'offre » l'emporte à ce point sur « la demande » qu'il eût été plus expédient de juger sévèrement vos vers... J'ai fait de grands efforts pour y parvenir ; de vains efforts : ils sont certainement parmi les meilleurs que j'aie lus depuis longtemps. [...] Et votre *Sommeil d'Icare* qui, par ses petites dimensions mêmes, semblerait mieux fait pour lui [Jean Paulhan] convenir. Extraordinaire foisonnement d'images ; la plupart excellentes ; et faisant valoir la nudité de ces phrases directes : « Ciel hostile, j'accepte et j'aime ton défi. L'adversité ne me désarme plus. Je la célèbre. » – que je préfère encore aux plus somptueuses parures.

Merci pour la communication de ces textes, témoignant d'une sympathie à laquelle je vous prie de me croire très particulièrement sensible.

André Gide »

Le 3 octobre 1948

« Cher Claude Vigée,

Permettez-moi de joindre ma voix à celles de vos amis qui vous déconseillent de publier vos « notes » sur l'art poétique, en manière de préface à vos poèmes. Vous n'avez ni à expliquer, ni à justifier ceux-ci. Et... non, je ne puis croire que le silence des éditeurs suffise à décourager vos robustes ferveurs.

Je vous serre la main bien cordialement,

André Gide »

Claire Goll à Claude Vigée, 1950 ou 51.

(Sur une carte postale représentant un tableau de Marc Chagall, *Crucifixion en jaune*)

« Chez Albert Gleizes, St Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône)

- 73 -

Mon cher Claude,

J'ai passé une dizaine de jours merveilleux chez Chagall dans le Midi et suis maintenant l'hôte pour une quinzaine chez le peintre Albert Gleizes, dans la ville où Van Gogh était enfermé dans une maison d'aliénés. Ravie d'apprendre que vous avez obtenu le « Guggenheim ». Encore plus ravie de la perspective de vous revoir bientôt à Paris.

1 Ces extraits de lettres ont paru dans *Temporel* 6, Poésie Existence Spiritualité, octobre 2008.

Quant aux traductions, je les trouve très belles et inspirées. J'y apporterai seulement quelques retouches, quelques modifications. Nous les reverrons ensuite ensemble. Quant à vos poèmes : Avez-vous un contrat avec Sylvère ou pouvez-vous disposer d'une vingtaine de poèmes. Je pourrai les proposer à mon ami Pierre Seghers pour sa collection : Poésie 51, il les fera certainement paraître tout de suite. Ce serait une bonne carte de visite pendant votre séjour à Paris. Encore une fois un merci enthousiaste et mille amitiés.

Claire Goll »

- 74 -

(La signature de Marc Chagall est apposée, à gauche.)

Pour la petite histoire, poème² que R.M. Rilke adressa à Claire Goll et qu'elle trouva « comme une pensée d'outre-tombe » dans la correspondance qui lui fut renvoyée après la mort du poète.

Ah moi à mon tour
Si je te lis, Liliane,
C'est sans doute par amour
Que mon être s'inganne
De la nuit et du jour
Et que je m'agite pour
Une goutte diaphane.

Jules Supervielle à Claude Vigée

le 24 mai 1953
à Paris
27 rue Vital
Paris (16)

Cher Monsieur,

excusez-moi d'avoir ainsi tardé à vous répondre. Vous pouvez dire à M. Cid Corman que je lui propose de publier dans sa revue ma nouvelle poétique « Le jeune homme du Dimanche », parue dans le 1^{er} numéro de la Nouvelle nouvelle revue française (Janv. 1953). Il doit avoir ou pourrait se procurer facilement ce numéro à la N.N.R.F. Il n'aurait qu'à demander à M. Gallimard l'autorisation de publier ma nouvelle *en revue* et que je lui accorde quant à moi pour *Origin*.

J'ai été malade ces temps-ci d'où mon retard à vous écrire.

Je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Jules Supervielle

2 Ce poème a paru dans la revue *Les Lettres*, n° 14-15-16, 1952.

le 6 février 1958

Cher Claude Vigée,

Paulhan me demandait « Que penses-tu de Claude Vigée ? » beaucoup de bien, lui dirais-je maintenant que j'ai lu *L'été indien*. J'avais bien lu ça et là quelques poèmes de vous, à Paris, dans un état de distraction involontaire. Maintenant que je suis à la campagne, au calme je puis enfin entrer dans votre poésie. Nous avons un nouveau poète ! Quelle chance et quelle aubaine ! Je voudrais vous le dire mieux. Je suis encore convalescent d'une grippe cette fois. Pardonnez-lui d'être si bref, au vieux poète presque arrière-grand-père.

Tout vôtre et merci de tout ce que vous nous apportez de jeune et de déjà mûr.

Jules Supervielle

« Au plus noir des Enfers, il chante
Avec la bouche adorable des anges. »

Albert Camus à Claude Vigée, le 14 mars 1955

« [...] L'Homme Révolté compte pour moi aussi. Non que je le croie réussi. Mais j'ai écrit peu de livres avec un tel sentiment, et parfois si pénible, de nécessité. Jugez de ma gratitude, après les polémiques que ce livre a suscitées, lorsqu'un lecteur qualifié vient me dire à propos de lui son intérêt et sa sympathie. [...] »

Le 25 août 1955

« J'ai tardé à vous écrire, mais des accidents de santé m'ont gâté un peu mon été, et retardé dans tout ce que j'entreprenais. J'ai cependant emporté votre manuscrit [*L'Été indien*] en Italie et l'ai lu à loisir. Il m'a plu si fort, et je suis si près de tout ce que vous dites, que je voudrais à la rentrée de septembre le proposer à Gallimard. Cela ne signifie pas, hélas, qu'il soit accepté, la poésie, vous l'avez bien vu, étant *suspecte a priori*. [...] »

P.S. : [...] Excellent aussi l'article anglais, qu'il faudrait publier en français. Une seule remarque : vous avez raison de rejeter le symbolisme. Mais il faudrait nuancer, car, dans un autre sens, il n'y a pas d'art sans symbole, puisqu'il n'y a pas d'art de l'immédiat. »

Trois lettres de Gaston Bachelard à Claude Vigée, 1955 et 1958³.

Université de Paris

Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques

Le Directeur 2, rue de la Montagne Ste Geneviève Paris Vème

Le 12 février 55

Cher Monsieur,

Dans une courte lettre je ne puis vous dire toutes les pensées, toutes les rêveries qui ont suivi ma lente lecture de vos poèmes. Sans cesse, j'ai été arrêté devant la profondeur de la vérité poétique des thèmes. Sans cesse, le

3 Ces lettres ont paru dans *Temporel* n° 1 – février 2006 - <http://temporel.fr/Lettres-de-Gaston-Bachelard-a>

livre ouvert je me mettais à méditer. Je lis beaucoup de poèmes, j'en admire souvent. Mais ici il y a plus : il y a un passé qui souffre, un exil qui est un exil de l'être. Et certaines pages sont bouleversantes.

Exil de la parole exil de la présence. Ailleurs est le bonheur, la vie, les songes. Le songe lui-même a perdu son infinie présence. Parfois une enclave allemande augmente le secret :

- 76 -

O Schneewelt der Kindheit
darfst du noch schweigend singen ?

De quelle voix blanche résonne l'écho d'un blanc passé !

Et ce renard qui saigne sur la neige m'obsède. Comme il a l'odeur sauvage et âpre de la liberté !

Votre Phénix met des germes partout. C'est un feu dans la pierre, un cœur dans le glacier. Tous les éléments sont par vous vivifiés.

Ma fiche de lecture est pleine de notes. Si je pouvais comme je l'espère mettre un livre en conclusion de mes anciens livres sur le feu, l'eau, l'air et la terre et leurs rêveries, vos poèmes me donneraient des documents révélateurs. Mais qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez maintenant vous arrêter. Poèmes après poèmes, il vous faut écrire, toujours écrire, combler l'exil par la vie du poète. Rêvez seulement et le grès des Vosges poussera dans votre maison. Toutes les nuits l'Alsace pour vous se tissera des hautes vignes. Vous boirez, en ces nuits, de la bière de Colmar, le vin des grands vallons. Dans ce domaine rien n'est vrai et réel comme l'imaginaire.

L'autre jour, devant mes étudiants assemblés, dans un cours sur l'imagination j'ai cité :

La nuit
J'écoute
un jeune noisetier
verdir

Avec vous je me suis fait une oreille d'écouteur. Je me suis souvenu d'un alexandrin perdu par moi dans une page de prose, tandis que je rêvais

Au temps où j'écoutais mûrir la mirabelle.

En Août prochain dans votre Amérique perdue je suis sûr que vous entendrez cela, que nous entendrons ensemble vous jeune poète, moi vieux philosophe la quetsche mettre sa robe de deuil violet.

Mais allez-vous seulement recevoir cette lettre ? Si oui envoyez-moi très vite un autre livre de poèmes. J'ai mis votre livre dans le rayon des livres inoubliables.

Très cordialement à vous
Bachelard

Cher Monsieur,

Hier j'ai reçu d'une part *La lutte avec l'ange* d'autre part l'*Été Indien* et votre lettre. Je suis heureux que ma lettre vous ait atteint et que vous l'ayez reçue comme un gage d'amitié. Je vais méditer vos nouveaux dons. Déjà dans ce froid matin d'un dimanche parisien vos pages me donnent la lumière. La stèle de Béthel m'apporte une grande maxime : « la récompense est pour celui qui sait dompter le temps. »

Tout le mois de Juin, je serai à Paris. Venez me voir. Presque toujours je suis chez moi vers 18 h. 30. Je n'ai pas le téléphone. Inutile de me prévenir. Si je n'étais pas là un jour, venez le lendemain.

Amicalement à vous Bachelard

Gaston Bachelard. 2 Rue de la montagne Ste Geneviève Paris 5
Paris le 10 février 58

Cher Monsieur,

Les œuvres, les belles œuvres doivent être imprimées. Vous m'aviez confié jadis vos pages sur *L'été indien*. La dactylographie en était bien venue. Le texte m'avait intéressé. Mais voici le livre paru ! Et c'est tout autre chose. À peine lu, on sent qu'il faut relire, on sait qu'on relira souvent. Pour les poèmes, le plaisir est grand. On vous retrouve tout entier. Ils sont de la même veine que la Corne du Grand pardon. Ils portent le même signe. A ce signe je retentis. Car votre été indien jamais ne fera taire la résonance des octobres alsaciens ! Je vis, moi, dans une nostalgie de l'octobre champenois. J'ai des vendanges au fond du cœur. Et mes vignes sont mortes ! Vous savez maintenant avec quel cœur je vous ai lu.

Mais il y a le journal ! Évidemment, ce n'est qu'une partie d'un journal plus secret mais vous êtes là tout entier, philosophe et poète, homme sensible et homme de méditation. Ah ! vous ne nous en direz jamais assez, puisque vous nous dites des pensées qu'on n'oublie pas. Votre livre ne quittera pas le rayon tout proche de ma main des grands livres.

Et maintenant, écrivez, écrivez vite, publiez vite. Je suis impatient de vous lire.

En juillet vous m'avez trouvé souffrant. Je le suis encore. Je travaille peu. Mais je veux me rétablir. Ma fille après ses thèses a été nommée à la Faculté des Lettres de Lille. Heureusement son enseignement a pu être groupé en deux jours. Je ne suis seul que deux jours. Je songe au passé et je vis dans l'ennui. Mais je suis heureux de voir ma fille dans ma carrière qui lui plaît.

Bien amicalement,
Bachelard

Paul Celan à Claude Vigée

78, rue de Longchamp (16^e)
Paris, le 21 mars 1958

Cher Monsieur,

- 78 -

vos poèmes et votre lettre viennent de me parvenir : j'en suis, croyez-le, très touché.

J'étais conscient, en prononçant cette brève allocution à Brême, que j'avais à en *répondre*, moins devant ceux qui l'écoutaient que plutôt devant d'*autres*, lointains et plus que lointains, qui étaient présents pour m'entendre et pour peser. Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir dit, de loin – de tout près, que je n'ai pas défailli.

J'espère beaucoup vous rencontrer lors de votre passage en France. (Voici aussi mon numéro de téléphone : Poincaré 39-63).

Vous avez la gentillesse de me proposer de venir, en tant que « visiting lecturer », à l'université où vous enseignez. Cela me tente beaucoup – j'ai été, l'année dernière, lecteur d'allemand, à l'École normale supérieure de St. Cloud –, mais cela ne me semble point réalisable pour le moment : nous avons un petit garçon d'à peine trois ans qui semble ravi de vivre à Paris.

Très cordialement
Paul Celan

J'ai été particulièrement heureux en apprenant que notre rencontre était liée à Madame et Monsieur Ehrenberg. Bestellen Sie ihnen, bitte, meine herzlichsten Grüße.

André du Bouchet à Claude Vigée, le 7 août 1958

« Cher Monsieur,

je vous suis très reconnaissant de votre proposition, à laquelle j'aurais été heureux de répondre de façon positive, si je n'avais eu des engagements qui me retiennent à Paris cet automne. Je le regrette réellement. J'aurais été heureux de renouer avec l'Amérique où j'ai vécu plusieurs années, et même, un temps, enseigné. Mais ce n'est, je l'espère, que partie remise. Je serai moi aussi à Paris en septembre. Si vous voulez bien m'envoyer un mot lors de votre passage, j'aurais le plus grand plaisir à vous rencontrer. [...] »

Maurice Blanchot à Claude Vigée, le 3 septembre 1959

« [...] Vos rapports avec l'exil – exil ancien – m'ont toujours beaucoup touché, et votre désir tantôt de le rompre prématurément en vous dérobant à sa fascination, tantôt de l'accueillir cependant dans une attente

patiente et comme éternelle. Quelquefois, j'entends ce que vous avez écrit : « Dehors règne à jamais la parole étrangère. »

Je n'ai pourtant jamais douté de votre sort. Il me semble qu'il y a en vous quelque chose d'invincible qui vous aidera toujours, qui est peut-être même dangereux par le secours trop prompt que cette puissance en vous vous apporte. Mais vous savez aussi vous méfier de votre force. »

Pardonnez-moi de vous parler ainsi, si directement, de choses si proches et si essentielles. Mais, autrement, à quoi bon écrire ? [...] »

Le 7 novembre 1959

« [...] Ce que vous disiez dans votre précédente lettre sur vos rapports avec cette sorte de force (que j'ai nommée ainsi, mais ce nom lui convient mal, rapports d'interdiction et de complicité, d'engouement aussi, de profonds soucis et d'insouciance, m'est très proche. c'est comme une figure solitaire avec laquelle nous devons vivre fièrement sans entente, ou avec une entente sans entente, ne lui demandant rien, la laissant être là, et sachant que son attente est aussi la nôtre, heureux, malheureux, il n'importe. [...] »

Alexis Leger (Saint-John Perse) à Claude Vigée, le 26 février 1960

Washington, le 26 février 1960

1621 – 34th Street – N.W.

Bien sûr, cher Ami, tout ce que vous voudrez. je serais extrêmement heureux que mon témoignage pût vous assister en quoi que ce soit. Vous me direz seulement – votre lettre ne me le dit pas – ce que j'aurai à faire : où, quand et comment.

Je souhaite de tout mon cœur que la chose réussisse. Elle n'est pas seulement souhaitable pour vous, humainement et intellectuellement ; elle est souhaitable aussi pour les lettres françaises, où votre autorité doit pouvoir d'exercer à son heure. Et le poste est certainement intéressant.

J'ai perçu bien des choses en votre faveur au cours de vos vacances « sabbatiques » en Europe, et mon amitié s'en est beaucoup réjouie. Vous n'êtes pas de ceux, je le sais, dont le succès puisse modifier en rien l'intégrité humaine et l'exigence face à soi-même.

Encore tous mes vœux, avec une bien chaleureuse poignée de main.

Alexis Leger

Je m'en vais dans trois jours pour un voyage en Amérique australe, mais j'aurai, jusqu'au 20 mars, un relais pour mon courrier : aux soins de l'Ambassade de France à Buenos Aires. Après, mon courrier sera réexpédié de Washington, à des relais que je ne puis encore fixer. (Je rentrerai par la côte du Pacifique : Chili, Pérou et autres lieux).

- 79 -

Jorge Guillen à Claude Vigée, le 8 juillet 1962

« Cher ami,

mon silence s'est trop prolongé – et je m'en excuse – justement parce que je voulais vous écrire une bonne lettre. Mais le temps passe à la vitesse de la lumière, et je veux vous dire tout simplement que je pense à vous, que je me réjouis de vous savoir content et que je regrette que les mois passent sans avoir l'occasion de vous rencontrer.

J'ai vu à Paris Yves Bonnefoy, charmant ; il m'a dit que vous ne viendriez pas cet été en France – et c'était mon espoir. Nous attendons maintenant la suite de *Les artistes de la faim*, et dans ce volume important, nous retrouverons votre magnifique essai sur *Cantico*. Magnifique vraiment ; je serai ravi de le relire dans votre nouvel ouvrage. Quant à moi, je vous dois les deux volumes de *Clamor* – il manque le troisième. *Clamor*, complément et éclaircissement de *Cantico*, mais non pas négation actuelle de l'affirmation antérieure. Tout ça, vous le verrez – ne fait qu'un tout. Et c'est l'unité qui compte le plus. [...] »

Philippe Jaccottet à Claude Vigée, le 1^{er} février 1959

Cher ami,

Merci de votre lettre. Je ne suis pas surpris de votre goût pour Hölderlin, ni des rapprochements que votre étude vous a fait faire : tant il est vrai que Hölderlin est, mystérieusement, l'un de nos plus proches voisins... Toutes proportions gardées, cela va sans dire. [...]

Le 29 février 1959

Mon cher Claude,

ne pensez surtout pas que je vous en veuille si ma venue à Waltham n'a pu s'arranger pour l'hiver 59/60 : tout cela est absolument *naturel* et je l'ai compris comme ça ; et vous êtes au contraire beaucoup trop bon de vous démener pour moi. J'en suis très touché.

[...]

Nous avons eu le plus beau mois de février que j'aie jamais vu, le pêcher vient de fleurir, mais je suis cloué sept heures par jour à ma table et c'est évidemment absurde et excessif ;

Nous avons eu plaisir à revoir notre pique-nique si coloré. Toutes nos amitiés à tous les deux, et à vous merci encore pour vos démarches.

Le 1^{er} août 1960

Cher Claude,

je suis heureux d'avoir eu quelques nouvelles de vous, et aussi un peu triste de penser que vous allez vous éloigner de nouveau. Je me demande comment vous vous sentirez en Israël, mais je ne doute pas que ce soit pour vous une expérience, peut-être une épreuve, utile. Mais j'imagine que vous aimeriez mieux pouvoir songer à vous fixer, maintenant, et à vous fixer en Europe, ce si bien nommé Vieux-Monde, et si cher, malgré tout. [...]

Le 27 novembre 1982

Cher ami,

pardonnez-moi : je suis presque submergé par le travail, et de ce fait, découragé d'écrire des lettres, séparé du meilleur de moi-même par le simple train des jours, et voilà pourquoi j'ai été si longtemps silencieux ; mais des livres que vous me citez, je n'ai reçu, tout récemment d'ailleurs, que le Seghers, et j'espère bien avoir les autres, et... pouvoir les lire sans trop attendre !

Reviendrez-vous nous voir en France ? J'espère que vous êtes heureux en Israël, votre femme et les enfants aussi. Je vous réécrirai après avoir lu vos livres. Merci en attendant, en toute amitié.

René Girard à Claude Vigée, le 2 novembre 1961

Cher Claude,

j'espère que tu es heureux de ton séjour à Jérusalem. Ici nous regrettons de ne pas t'avoir parmi nous, surtout lorsqu'approche la saison MLA. Je suis en train d'écrire un compte rendu des *Artistes de la Faim* pour le *Year Book of Comparative Literature*. C'est un livre passionnant : il y a des tas de choses là-dedans qui me paraissent formidables, en particulier la façon dont tu rapproches la querelle eucharistique de la présence réelle et les problèmes du symbolisme poétique moderne. Mais je ne crois pas que le courant catholique principal soit celui qui aboutit au jansénisme. Ton St Augustin est un Saint Augustin revu et corrigé par les jansénistes. Le courant principal, c'est l'autre et peu important ici les statistiques ou le poids des ouvrages de théologie qu'un met en balance de part et d'autre. J'ai l'impression que tu succombes au romantisme moderne, par toi si bien dénoncé par ailleurs, lorsque tu te réfugies dans ton univers biblique antérieur aux prophètes et ton Égypte pharaonique. N'est-ce pas là, de nouveau, Heidegger se réfugiant chez les présocratiques – n'est-ce pas toujours le même besoin romantique de prendre appui hors de son monde propre dans une utopie passéiste que chaque génération romantique, par un enclenchement bien compréhensible, recule dans un passé un peu plus lointain, un peu plus inaccessible en fait ?

- 81 -

Numéro 13

2022

Je crois qu'on ne pourra pas toujours refuser de regarder en face ce qui est notre héritage propre, notre tradition à nous, judéo-chrétienne – la plus grande et la seule capable de se contester elle-même et à laquelle tu appartiens par toutes les fibres de ton âme.

Ceci dit je suis parfaitement d'accord avec toi sur toutes tes analyses littéraires, et sur le sens que tu donnes à l'évolution spirituelle moderne. J'espère que nous pourrons bientôt parler de tout cela, à paris peut-être, l'été prochain. [...]

- 82 -

Le 29 janvier [1970 ?]

Cher Vieux,

je t'écris ce mot de Evanston, (où je suis venu faire une conférence) par un temps gris et brouillardoux, bien différent de tous points de vue, je n'en doute pas, de ce que tu contemples en ce moment.

Je lis ton livre [*La lune d'hiver*], je le savoure. À mon avis, c'est ce que tu as écrit de meilleur, les pages d'impressions, les pages sur la guerre, les poèmes, le texte sur Abraham qui me rappelle nos conversations de l'an dernier à Paris. J'ai d'ailleurs des objections à te faire. À propos du bélier, je crois que tu donnes au sacrifice animal un sens trop fort, trop absolu. En dehors du christianisme, auquel je pense bien entendu, que fais-tu des attaques des prophètes (Isaïe et bien d'autres) contre le sacrifice ? N'est-ce pas sur le fond de cette « usure », de cet « épuisement », de la substitution de l'animal à *l'autre* (l'homme) que surgit le serviteur de Yahvé, sacrifice non plus de l'autre homme mais de *moi* ? Cette dialectique-là me paraît dans le prolongement direct d'Abraham et tu laisses la parie belle aux psychanalystes et à toutes leurs sublimations, je le crains, en arrêtant tout au bélier d'Abraham. Si juste d'autre part symboliquement, que soit tout ce que tu dis.

Ton livre est un vrai compagnon de chevet pour moi, au milieu des griffes hivernales. Ici l'atmosphère est très pesante, à cause du Vietnam, bien entendu. Un vrai malaise pèse sur ce pays, très différent de tout ce que tu as pu voir pendant tes années ici. Nous serons en France l'an prochain à nouveau, si tout va bien du point de vue universitaire et si nos étudiants ne sont pas tous mobilisés. Nos enfants sont désireux de se retrouver à Paris. J'espère que toute ta famille va bien et que, en dépit de toute l'agitation qui vous entoure, et tout ce qui se passe si près, autour de vous, vous connaissez un peu de tranquillité.

Meilleures amitiés
René

Tout cela *admirablement* écrit à mon avis. C'est présomptueux de ma part d'insister là-dessus, mais par rapport à certaine prose qu'on lit un peu partout, ça m'a extrêmement frappé. Tu as ce qui manque à presque tous nos contemporains : l'aisance qui est la grâce.

Le 13 septembre (19 ??)

Très cher Claude,

Quel plaisir pour moi de recevoir ta bonne lettre et ton bel article. J'aimerais bien avoir des récits plus directs et plus copieux de ces journées extraordinaires en Israël. Pendant ces journées, beaucoup de choses que tu nous avais dites – sur l'atmosphère de crise, là-bas, me sont revenues. Nous avons donc beaucoup pensé à toi et ta famille ces derniers temps. Mais, en particulier, je pense toujours à ces précisions que tu m'as données, sur le mot hébreu signifiant sacrifice, en particulier. Je suis en train d'essayer de faire un livre de tout cela, et j'ai parfois l'impression d'être écrasé. Mais je suis toujours plus persuadé qu'il faut travailler sur la Bible et la mythologie dans le cadre d'une intersubjectivité ni sartrienne ni freudienne, pour montrer la rigueur des développements prophétiques et des grands textes messianiques comme « le serviteur de Yahvé ». Tout cela me passionne de plus en plus et j'espère en tirer quelque chose, un jour plus ou moins lointain. [...]

Emmanuel Levinas à Claude Vigée

Paris, le 4 décembre 1962

Cher Monsieur Vigée, je vous remercie de m'avoir adressé vos deux derniers recueils – *Canaan d'exil* et *Poème du retour*. J'ai beaucoup goûté les poèmes et j'ai rarement lu prose plus éclatante et plus haute. Par-delà les ensembles et leur sens – dont il ne m'est pas toujours possible de dire s'ils s'accordent avec la saveur que j'ai gardée des mêmes réalités – (mais qui me le demande ?) – j'ai été sensible comme à des contacts aigus et parfois lancinants et parfois enivrants à telle ou telle rencontre de mots et même de syllabes. j'ai revu ces journées au Congrès juif mondial où je vous ai connu parlant de sources bibliques que vous aurait découvertes Néher. Vous parlez de déserts et de pierres avec une force qui vient tout entière des sens. Je ne sais pas si j'aurai l'occasion de l'écrire quelque part et justifier votre service de presse. Peut-être l'occasion m'en sera-t-elle offerte en parlant philosophie – car tout ce sensible donne à penser (comme on dit aujourd'hui).

Avec tous mes remerciements et toute mon admiration pour ces textes si purs.

E. Levinas

- 83 -

E. Levinas

59, rue d'Auteuil

Paris 16^e

Le 5. 12. 63

Cher Monsieur Vigée,

Je ne vous ai pas encore remercié de Paris de l'agréable soirée passée chez vous et je m'en veux. Et cependant le souvenir que j'en ai gardé reste très vivant. Il s'ajoute à la série de tous ceux que me laissèrent nos

2022

diverses rencontres à Jérusalem et à Paris – j’allais dire à Athènes – et où se rangent d’une façon si naturelle les contacts de vos livres, de tel ou de l’autre vers ardent et pur.

J’ai été heureux de faire la connaissance de Madame Vigée. Je vous prie de lui présenter mes hommages respectueux et ma gratitude pour l’accueil et le charme que j’ai trouvés dans sa maison. Pour vous, avec le ferme espoir de vous retrouver, toutes mes vives amitiés.

- 84 -

E. Levinas

E. Levinas
112, rue Michel Ange
Paris 16^e

Le 6. III. 85

Très cher Claude Vigée,

Je vous remercie encore une fois de votre lettre du 4 mars et de l’extrême délicatesse de ce « préalable » à la publication de votre nouveau livre. je vous redis aussi ma gratitude pour l’attention d’interlocuteur dont cette lettre témoigne et pour la force que vous avez su donner à la parole d’un « autre ». Les trois points qui m’importent, les voici (en prose) : a) La passion du Choa a modifié les chrétiens eux-mêmes en les élevant davantage au niveau des pages que nous comprenons dans leurs Écritures. Nous n’oublions pas non plus le recours qu’ils représentaient partout (sauf chez Pie VII !) en période de persécutions nazies. b) Franz Rosenzweig a *anticipé* sur cette modification. Le *Stern* rend *pensable* le christianisme (qui est irréversible) à côté du judaïsme et parallèlement à lui. c) L’expansion mondiale du christianisme est l’entrée du judaïsme dans la concrétude de l’histoire : les catégories bibliques et les personnages bibliques cessent d’appartenir à une culture locale et suspecte de folklore. Cela est très important au judaïsme dans la mesure où il appartient à l’*Europe*, où il se veut occidental, c’est-à-dire irréversiblement ouvert – sans assimilation au sens du 19^e siècle (!) – à la *culture scientifique* de l’Europe.

J’espère vous revoir très bientôt après une huitaine de jours un peu encombrée – et vous dire mes pensées fidèlement affectueuses. Je salue avec tous mes hommages Madame Vigée.

Très cordialement,

E.L.

Emmanuel Levinas
112, rue Michel-Ange
Paris 16^e
Le 5. 7. 85

Très cher Claude et Madame Vigée,

ces quelques lignes pour vous remercier – avec retard et excuse – du *Vivre à Jérusalem*, de tous ces hauts signifiants dont est faite cette Seinsweise, cette modalité ontologique. Merci aussi des pages 60-63 si attentives. Voici enfin photocopie d'une page qui vous amusera sans doute où Heidegger est si content d'avoir remporté le prix Hebel.⁴ Cette page est tirée d'un livre que je viens de recevoir d'Allemagne réunissant une documentation en souvenir d'un certain Heinrich Ochsner, lequel, notamment, aurait été l'intime de Heidegger.

Recevez tous les deux nos pensées bien affectueuses

E.L.

Titre du livre, bien heideggerien : *Das Mass des Verborgenen – Heinrich Ochsner zum Gedächtnis*.



- 85 -

4 Claude Vigée a reçu lui-même le prix Hebel en 1984.